

**Anne BENARD-OUKHEMANOU, *La communauté juive de Bayonne au XIX<sup>e</sup> siècle*,  
Préf. de Gérard Nahon, Anglet, Atlantica, 2001, 292 p. [Illustrations].**

Disons-le d'emblée, le livre d'Anne Bénard-Oukhémanou est un ouvrage utile qui vient combler en partie nos connaissances sur l'histoire des Juifs de France au XIX<sup>e</sup> siècle essentiellement construite, en ce qui concerne cette période, à partir d'exemples septentrionaux, qu'il s'agisse de Paris ou des régions de l'Est. Ce sont, il est vrai, les régions d'élection du judaïsme français. Mais il reste encore à écrire sur des communautés largement « sans histoire », celles des villes du Midi de la France où des judaïcités modestes tant par leur taille que par leur richesse ont mené une vie discrète. Et pourtant l'Histoire, avec une majuscule, les a bien traversées et bousculées. La Révolution a émancipé les Juifs, leur a permis aussi de s'installer où bon leur semblait, créant des communautés là où elles avaient disparu depuis la fin du Moyen Age. Concernant Bayonne, le cas est différent. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les Juifs portugais se sont établis en tant que Nouveaux Chrétiens ou Marranes dans les faubourgs de la ville, Saint-Esprit-lès-Bayonne. La période révolutionnaire les a fait accéder à la citoyenneté. C'est de ce moment-là, crucial pour l'histoire des Juifs de France en train de devenir des Français israélites, que part le livre d'Anne Bénard-Oukhémanou. Elle les suit dans leur évolution jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, analysant avec finesse les répercussions de l'Emancipation sur le groupe devenu en quelque sorte emblématique des communautés tranquilles de la France du Sud.

L'étude est minutieuse, appuyée sur un corpus d'archives publiques et communautaires. Démographique d'abord, sociale ensuite, elle permet de tracer le tableau d'une communauté en déclin, installée surtout à Saint-Esprit, faubourg de Bayonne avant d'être annexé à la ville voisine en 1857. Considérée à juste titre comme l'une des plus peuplées et prospères au début du siècle, elle s'étiolle peu à peu, minée par les départs qui touchent les éléments les plus jeunes et les plus actifs et la baisse de la natalité. Sur le plan social, le constat est à peu près semblable. Bayonne connaît un net ralentissement économique au long du siècle. Le commerce international qui faisait la fierté de la ville au siècle précédent se rétracte peu à peu, entraînant dans son sillage le déclin des marchands juifs qui y avaient joué un si grand rôle. Les négociants se redéployent sur le marché local, s'agrégeant, malgré les réticences de leurs homologues chrétiens, au monde des notables du cru. Ils occupent des postes de conseillers ou de dirigeants parmi les différents conseils de la ville, comme Auguste Furtado présent dans celui de la Caisse d'Epargne, Edmond Foy président de la Chambre de commerce à partir de 1891... L'intégration au monde politique bayonnais est manifeste, mais se limite au seul cadre municipal. David Rodrigues présida par exemple aux destinées de Saint-Esprit entre 1838 et 1848. Pendant une bonne partie du siècle, à un moment où les signes de déclin ne sont encore guère sensibles, les notables se montrent particulièrement soucieux d'affirmer la présence juive dans la société locale. L'inauguration solennelle d'une grande synagogue en 1837 témoigne de cette volonté. Cette période est aussi dominée par la grande figure du rabbin Samuel Marx, en poste de 1842 à 1887, très attaché à ancrer la communauté dans la vie de la cité. C'est le temps de l'israélitisme confiant dans les vertus de la société française. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en revanche, assombrie par le manque de vitalité du groupe et la montée de l'antisémitisme, est plutôt caractérisée par un mouvement de repli sur soi.

La Révolution et l'Empire ont aussi donné aussi un cadre neuf aux structures communautaires. Saint-Esprit et Bayonne dépendent d'abord du Consistoire de Bordeaux (1809-1846), avant de voir la création d'un consistoire à Saint-Esprit en 1846, transféré ensuite à Bayonne en 1857. Les notables en assurent la direction de même que celles des autres institutions : la *Hébéra* devenue par la suite la société de bienfaisance, le *Talmud Thora* qui gère les activités éducatives. Les fonctions notabiliaires passent d'homme à homme dans les mêmes familles. Pour les autres, y parvenir marque la reconnaissance d'un rang acquis par le travail et les affaires. Les efforts des dirigeants communautaires pour maintenir la cohésion du groupe et ses valeurs sont-ils couronnés

de succès ? La réponse est d'importance et a fait l'objet de nombreuses discussions parmi les historiens qui ont travaillé sur cette période. La réponse d'Anne Bénard-Oukhémanou est nuancée.

Dans une société de plus en plus laïcisée à laquelle les Juifs se mêlent de façon croissante, épousant ses transformations tant sur le plan matériel que sur celui des mentalités, la question du maintien de l'identité se pose avec acuité. Conscients du défi posé par les temps nouveaux, les notables y répondent en multipliant les structures permettant la transmission du culte, de la culture et la cohésion sociale du groupe. La création d'écoles, à laquelle l'auteur consacre des pages passionnantes, d'une salle d'asile pour les vieillards, en sont autant d'exemples. Sur un plan individuel, la fidélité aux origines se lit dans la démographie : la forte endogamie, un calendrier des mariages calé sur les interdits religieux, la transmission de prénoms hébraïques, associés aux prénoms profanes. Ainsi se conjuguent ce qui fait l'essence de l'israélitisme, l'attachement au judaïsme, vécu sur un mode intime, familial et communautaire (mais pas communautariste, bien au contraire) et l'intégration voulue dans la société globale. L'intérêt du travail d'Anne Bénard-Oukhémanou est bien d'éclairer les deux aspects complémentaires de l'israélitisme, repoussant l'idée d'une perte de l'identité, d'une dilution du judaïsme. Certes, elle note la tendance au recul de la stricte observance religieuse. Mais ceux-là mêmes qui se détachent de la synagogue peuvent occuper des fonctions dans la communauté. Le judaïsme peut passer par d'autres voies, comme l'investissement dans les fonctions communautaires ou la défense et illustration de la culture juive.

Écrit avec sobriété et élégance, le livre d'Anne Bénard-Oukhémanou se lit avec plaisir. On peut toutefois formuler quelques regrets. L'écueil de ce type d'étude est d'enfermer le groupe dans des limites étroites, de l'envisager de son seul point de vue. Le livre n'y échappe pas tout à fait. A un moment où l'intégration des juifs est en marche, son inscription dans le contexte général paraît nécessaire. Ainsi, l'analyse de la place des notables, présente dans l'ouvrage, aurait pu être étoffée afin de mesurer la place prise par le groupe dans la ville. De même, on aurait attendu plus de développements sur la perception du groupe à l'extérieur. En bref, on l'aura compris, on aurait aimé en savoir un peu plus sur les relations du groupe avec son entourage.

**Colette ZYTNICKI**